

Autopsie d'un conflit

Par Laurent
Rigoulet

Photos Fanny
de Gouville
pour Télérama





Dominik Moll
sur le tournage,
en banlieue
parisienne.

Après *La Nuit du 12*, Dominik Moll présente un nouveau film dans l'univers de la police, *Dossier 137*. Entre paroles de Gilets jaunes et tensions à l'IGPN, un exercice sur le fil. Nous étions en coulisses.

Quand on repart sous les acclamations du Festival de Cannes, puis de la cérémonie des César (six récompenses dont celle du meilleur film et du meilleur réalisateur), où peut-on bien aller ? Quel chemin faut-il emprunter pour maintenir l'allure ? Dominik Moll, qui a connu des hauts et des bas, des fulgurations et des détours, depuis le triomphe d'*Harry, un ami qui vous veut du bien* en l'an 2000, ne s'est pas pressé pour y réfléchir. Il n'avait rien dans ses tiroirs, nul scénario en friche, pas le genre de la maison. À la retombée du succès de *La Nuit du 12* en 2022 (près de 500 000 spectateurs en France), il s'est contenté de reprendre le fil d'une conversation qui ne s'interrompt pas avec son alter ego scénariste, Gilles Marchand, complice de toujours auprès de qui il taille la route depuis les classes de l'Idhec où ils formaient une bande ingénueuse et partageuse avec Laurent Cantet, Vincent Dietschy, Robin Campillo... Les premiers échanges sont nébuleux, les envies éparses, les pensées planent dans les grandes hauteurs.

Dominik Moll se dit qu'il est peut-être temps de donner libre cours à sa passion pour « *la nature et les grands espaces* ». Gilles Marchand lui parle des *Grands Cerfs*, une BD adaptée du roman de Claudie Hunzinger, qualifié à sa sortie de « *thriller sylvestre* ». L'action se déroule loin de tout, au plus profond des Vosges, la nuit souvent, autour d'une métairie perdue. L'atmosphère fantasmagorique et l'abondance de détails sur les cervidés ont tout pour plaire au

cinéaste férus de sciences. Il pense aussi au livre d'un biologiste américain qui a suivi la migration des faucons pèlerins avec des émetteurs bricolés, du Texas en Alaska, à bord d'un vieux biplan piloté par un vétéran de la Seconde Guerre mondiale. Légères bourrasques sous les crânes, les décors valsent, une idée chasse l'autre. Et c'est ainsi qu'on se retrouve sous terre, dix-huit mois après les César, à l'entrée de l'hiver dernier, sur la ligne 13 du métro parisien, en direction de Saint-Ouen, banlieue nord, où le tournage du nouveau film, *Dossier 137*, écrit d'une traite, s'est installé pour deux semaines. Derrière une façade de verre mat, au dernier étage d'un immeuble de bureaux.

Dans un écheveau de couloirs laissés libres par une ancienne start-up, Dominik Moll a fait reconstituer des bureaux de la police nationale. Après avoir battu la campagne, il est assez naturellement revenu, avec Gilles Marchand, sur un terrain limitrophe de *La Nuit du 12*. Les pièces sont exiguës, les ordinateurs entourés de dossiers entrouverts, de paperasse et d'objets dépareillés, mugs bleu blanc rouge, gilets pare-balles et... pistolets à eau. La journée commence à 8 heures, par une réunion faussement décontractée entre enquêteurs d'un service bien particulier, l'IGPN, la «police des polices». «*La Nuit du 12 m'a donné le goût de l'exploration du fonctionnement de l'institution*, dit le cinéaste. *L'immersion m'a donné envie de continuer à gratter.*» Les enquêteurs de l'IGPN l'intiguaient depuis longtemps et ne lui semblaient que peu traités dans les livres et au cinéma. Ou vite fait, sous la forme de clichés et d'évocations pittoresques des «ripoux». «*Dans une société à cran où il est beaucoup question des violences policières, poursuit-il, leur rôle de régulation est crucial et leur position singulièrement inconfortable. Ils enquêtent sur des collègues qui les considèrent comme des traitres, et sont critiqués par les médias et les avocats qui leur reprochent leur complaisance avec les policiers incriminés.*» Tout est complexe, les failles sont partout, les opinions se retournent, le drame affleure sans cesse, la matière d'un film sous tension.

Dans le bureau de l'enquêtrice en chef, interprétée par Léa Drucker, des images de manifestations des Gilets jaunes défilent, ou se figent, sur les écrans d'ordinateurs. L'attention est soutenue, les avis partagés, tous les plans sont décortiqués. L'IGPN que filme Dominik Moll n'enquête pas sur la corruption, mais sur le maintien de l'ordre. «*Ces affaires sont les plus compliquées, les plus controversées, et les plus liées au fonctionnement de notre démocratie.*» Elles plongent loin dans les arcanes du métier, sa mission et ses difficultés, ses rapports à l'autorité publique, ses excès de force et son réservoir de faiblesses très humaines. Dominik Moll n'aurait sans doute rien tourné, s'il n'avait pu, comme pour *La Nuit du 12*, passer une semaine en immersion dans les services de l'IGPN quand celle-ci était pilotée par une magistrate qui voulait la rendre moins opaque. Il a pu assister à des auditions de policiers à l'époque des manifestations électriques contre la réforme des retraites et écouter les enquêteurs expliquer leur travail ou confier leurs états d'âme. «*Quand j'ai lu le scénario, j'ai été cueilli par une émotion à laquelle je ne m'attendais pas*, raconte Léa Drucker. *J'ai été bouleversée par les déchirements de cette femme qui se retrouve mutée à l'IGPN par opportunité de carrière [les vocations sont rares, ndlr] et qui se sent rejetée par ses anciens collègues et peu considérée à l'extérieur. Elle est issue du même milieu que les manifestants*

Ci-dessous:
la manifestation
du 8 décembre 2018,
reconstituée dans
les rues de Paris.

Page de droite:
une enquêtrice
en chef de l'IGPN,
isolée et en proie au
doute (Léa Drucker).



victimes de violence auxquels elle est confrontée, prise en étau entre ses origines et l'exercice de son métier. »

Les auditions que son personnage mène dans son bureau, avec son groupe d'enquêteurs, portent sur la manifestation des Gilets jaunes du 8 décembre 2018. Dominik Moll a tenu à ancrer son film dans ce mouvement, qu'il a le sentiment d'avoir suivi d'un peu trop loin à l'époque, alors que les questions soulevées gangrènent encore la France d'aujourd'hui. Au sein d'un chaos sans pareil, le maintien de l'ordre est devenu un problème de tous les instants. « *La forme que prenaient les manifestations n'avait rien de classique*, dit-il, les cortèges et les échauffourées étaient éparpillés, la police et les gendarmes ont vite été débordés, le gouvernement a paniqué, parlé d'"effort de guerre" et envoyé dans la rue des unités pas formées pour ça, comme la BAC (brigade anticriminalité) et la BRI (brigade de recherche et d'intervention)... » Tout le monde était un peu « paumé » et balayé par des émotions contradictoires, les manifestants appelant les policiers harassés, exaspérés, à rejoindre leur cortège. La violence était exacerbée, les équipes surarmées, l'usage de la force pas toujours proportionné et Dominik Moll a rencontré des familles de victimes sévèrement mutilées qui ne s'attendaient pas à vivre pareil drame. Un fatras de chocs difficile à déchiffrer en gardant la tête froide. « Quand j'ai parlé avec des enquêtrices de l'IGPN, se souvient Léa Drucker, je les ai interrogées sur leurs émotions face aux situations qu'elles découvraient. Je leur ai

confié que dans notre métier d'acteur, on aimait les laisser s'exprimer. Et elles m'ont dit : "Surtout pas, c'est interdit !" Impossible de montrer quoi que ce soit, encore moins de s'épancher. Si on ressent de l'empathie, elle ne doit pas transparaître. »

Pour l'actrice, il y a un « couloir à tenir », un effort subtil et intense pour cultiver la retenue, tout en donnant à voir ce qui s'agit à l'intérieur. Légers frémissements du visage pendant les auditions, qualité d'écoute, puissance de concentration, vif de l'analyse. Entre les prises, Léa Drucker parle de yoga ou de lectures (*Les Frères Karamazov* ou la *Trilogie de Copenhague*, de Tove Ditlevsen) et se plaît à observer le cinéaste au travail (qui le lui rend bien), les plans tracés au crayon sur son scénario, la minutie, le goût du détail (« *Est-ce que tu n'aurais pas un faible pour les films de Melville ?* » lui demande-t-elle). « *L'ambiance est particulièrement studieuse*, dit-elle, et ça aide. » Le réalisateur demande beaucoup à ses acteurs, des variations minimes qui font sans cesse monter la pression et dessinent une trajectoire émotionnelle lors de scènes qui peuvent sembler répétitives. Parfois, il s'agace et tourne en rond dans le décor de bureaux qui devient étouffant. Le tournage est un passage difficile, « *pas très serein* », ouvert à tous les doutes, la répétition des scènes se fait pesante, la fatigue s'accumule. Il cite Kubrick, qui disait que le cinéma était « *un art du montage* » et que le tournage équivaut à « *à vouloir écrire Guerre et Paix dans l'autotamponneuse d'un parc d'attractions* ». »»



Et le montage, nous y voilà. Après les fêtes de fin d'année, plusieurs équipes se sont installées dans deux impasses parallèles aux frontières de Ménilmontant. Dominik Moll s'enferme avec Laurent Roüan, fidèle collaborateur depuis le retour de flamme de *Seules les bêtes* en 2019. Le travail est rapide et galvanisant. L'enquête de *Dossier 137* est nourrie d'une foule d'images de provenances différentes. Celles des journalistes et celles que les manifestants recueillent avec leurs smartphones, celles des caméras de surveillance et des caméras-piétons attachées à la poitrine des policiers. «Les enquêteurs de l'IGPN passent énormément de temps à les décrypter», dit le réalisateur. Comme sur un tournage, il y a beaucoup d'angles différents et les images posent question, leur rôle est crucial et elles ne sont pas d'une justesse absolue, leur qualité varie, elles ne sont pas toujours gages de vérité.» Le cinéaste s'est employé à filmer une multitude d'écrans («Un comble pour quelqu'un qui n'a pas de smartphone», s'amuse Léa Drucker, tout juste un antique portable à neuf touches.) et à créer du suspense à partir d'images dans lesquelles il zoomé et se promène, comme dans *Blow-Up*, d'Antonioni.

Dès l'écriture du scénario, il était clair que l'intrigue puiserait sa force de déflagration dans la profusion de ces documents et dans l'énergie mise à les obtenir. Pour recréer la journée de manifestations violentes du 8 décembre 2018, qui se referme comme un piège sur l'un des personnages,

le cinéaste et son monteur ont mélangé des images d'actualités à d'autres, fabriquées pendant le tournage. «Elles racontent le parcours d'une famille qui vient à Paris pour manifester et elles servent de contrechamp aux images réelles. Nous nous sommes ainsi retrouvés dans des configurations très singulières, avec toute une équipe de cinéma, des véhicules en feu, des centaines de figurants et un simple smartphone au bout d'une perche pour filmer l'ensemble.» Pendant quelques jours, Laurent Roüan et Dominik Moll se sont arraché les cheveux sur le format des vidéos, l'intrusion des plans à la verticale filmés par les téléphones. Ils ont pensé les élargir, puis se sont ravisés pour laisser à chaque image son statut. Le film a vite trouvé son rythme et sa forme, certains s'en étonnent, pas le cinéaste. «Ce que nous écrivons avec Gilles Marchand est très construit. Il n'y a pas une grande marge de manœuvre pour modifier la structure.»

L'hiver ne touche pas encore à sa fin que l'heure est déjà au fignolage. Dans une des salles du 20^e arrondissement, Dominik Moll tient à montrer le travail du bruiteur, un artisan du septième art comme il les aime, qui débarque avec ses valises d'accessoires, ses chaussures à foison et sa poésie sonore («Vous voulez un peu plus de cuir?»). Pour l'auteur de *La Nuit du 12*, le cinéma est un artisanat où chaque métier compte (il a découpé en tranches le César du meilleur film pour honorer son équipe). La petite entreprise tourne bien et, dans la solitude de la salle de montage, il peut continuer les ajustements, passer le film au crible des questions qui le taraudent depuis le premier jour de tournage. L'équilibre est-il trouvé entre le témoignage des victimes de violences policières et la complexité du travail des enquêteurs? «C'est une ligne de crête, dit-il, on peut facilement basculer d'un côté ou de l'autre. À la différence de *La Nuit du 12*, où j'adaptais le travail d'une écrivaine, je me sens une responsabilité vis-à-vis des familles de victimes que j'ai rencontrées, et des enquêteurs que j'ai interrogés.»

Jusqu'à la dernière minute, il change des plans pour de légères intonations: «Il faut chercher les nuances, mais à force d'être nuancé on court le risque de ne rien dire du tout.» Il n'ignore pas que le climat est explosif, que la police est à cran. Pendant les derniers jours du mixage, la BRI, qui est au cœur de *Dossier 137*, s'est mise en grève pour protester contre ses conditions de travail. Le cinéaste n'entend pas remettre en cause la police dans son ensemble («ça serait contreproductif»), mais pointer la fébrilité et l'exaspération des effectifs, la pression de plus en plus forte exercée par les autorités politiques sur le maintien de l'ordre. Il parle aussi de donner une place aux victimes de violence, dont «certaines ont été mutilées à vie, attendent des procès qui ne viennent pas et n'ont pas un mot de considération de la part du gouvernement». «J'espère que le film permettra de remettre ces questions sur le tapis», dit-il. Peu de risques qu'en compétition à Cannes, devant la presse du monde entier, la résonance soit étouffée. •



«L'immersion m'a donné envie de continuer à gratter», Dominik Moll.

EN COMPÉTITION
Dossier 137.
de Dominik Moll.
Sortie le 19 novembre.

Télérama¹

LA RENTRÉE CULTURELLE

DES HOMMES ET DES BLEUS

Dossier 137

Près de 500 000 spectateurs, six César dont ceux du meilleur film et du meilleur réalisateur : après le succès spectaculaire de *La Nuit du 12*, **Dominik Moll** ne quitte pas l'univers de la police. Il change toutefois de service et, forcément, de registre, pour une enquête interne sous tension pendant la crise des Gilets jaunes. Au cœur de *Dossier 137*, présenté en compétition au Festival de Cannes, les sales blessures occasionnées par les tirs de LBD et la question de l'usage disproportionné de la force. Prise dans un tourbillon de points de vue, Léa Drucker met toute la subtilité et la discrète intensité de son jeu au service de son personnage d'enquêtrice de l'IGPN qui avance sur un fil.

| Sortie le 19 novembre.



Léa Drucker, intense en agent de l'IGPN chargée d'enquêter sur la blessure d'un Gilet jaune.

CANNES/

«Dossier 137», police secousses

Suspense

A travers une enquête de l'IGPN sur un cas de violences policières pendant les gilets jaunes, Dominik Moll noue un polar social ample et intelligent.

EN COMPÉTITION

DOSSIER 137 de Dominik Moll avec Léa Drucker, Guslagie Malanda, Dorothée Martinet... 1 h 55.
En salles le 19 novembre.

« Sauver la République que»? Vaste programme! Et totalement décrédibilisé par le flic imbu de lui-même et sûr de son fait qui s'en revendique très tôt dans *Dossier 137*, le nouveau long métrage de Dominik Moll projeté jeudi à Cannes en compétition officielle. Mais au sortir du film, très attendu depuis le mégacarton de son enquête mélancolique sur fond de féminicide *la Nuit du 12* (six césars au compteur), l'on ne peut s'empêcher de crancer précisément à cet endroit l'ambition du cinéaste : réconcilier un pays meurtri, et pourquoi pas sauver la République, en choisissant un point névralgique garanti sur le papier

de ne mettre personne d'accord, à savoir les violences policières. Accrochant son intrigue aux épaules solides d'une enquêtrice de l'IGPN, la police des polices, chargée d'élucider les circonstances de violences commises lors d'une manif des gilets jaunes en 2018, le cinéaste transforme son projet ultra-pédagogique (et comment ne pas l'être, sur un tel sujet?) en polar haletant doublé de film social.

Singulier trajet que celui de Dominik Moll, venu pour la première fois en compétition à Cannes il y a vingt-cinq ans avec *Harry, un ami qui vous veut du bien*, comédie grinçante et repliée sur elle-même, qui empoigne désormais le réel qui coince avec un entêtement faisant figure de rigueur morale. S'étant abondamment documenté pour le scénario, coécrit avec son complice Gilles Marchand, Dominik Moll a

passé du temps dans les très secrets services de l'IGPN et rencontré aussi des familles de gilets jaunes victimes de violences policières ; l'intrigue est, nous dit le carton en ouverture, «inspirée de faits réels».

LÉGITIME DÉFENSE, VIOLENCE GRATUITE?

La nuit du 8 décembre 2018, un jeune homme venu de Saint-Dizier (Haute-Marne) pour la première fois à Paris avec sa famille pour se joindre aux gilets jaunes reçoit en pleine tête un tir de LBD. Bilan : quatre fractures à la boîte crânienne (la radio s'imprime à l'écran), aphasic temporaire, état de choc. Stéphanie (Léa Drucker) est chargée de déterminer, dans le grand bordel qu'était alors Paris et dont on a presque oublié la violence symptomatique, rappelée dans un montage de photos d'archives en début de film, qui a



Stéphanie superpolicière, Léa Drucker super actrice. PHOTO FANNY DE GOUVILLE/MICDE

tiré et pourquoi. Légitime défense, violence gratuite ? Aussitôt, le soupçon se dépose partout. Sur la famille venue manifester contre la suppression des services publics et aussi «*voir Paris*» en chantant du Joe Dassin à l'arrière de la voiture. Le gamin n'a-t-il pas provoqué ? Sur les flics venus en renfort de services pas du tout formés au maintien de l'ordre, et totalement dépassés sur le terrain, mais très forts dans l'exercice de l'interrogatoire. Et sur Stéphanie elle-même, personnage-signe, à cheval sur deux mondes, flic pour les uns et traître pour les autres, venant de la même ville que la victime, véhicule de transfert idéal pour les spectateurs. Léa Drucker donne à la moindre crispation de son menton, au moindre tressaillement de son regard une intensité chargée de pallier l'absence d'affect de sa parole procédurière, inspirant auprès de nous ce qui lui manque auprès des autres, la confiance.

TRAVERSÉ

Le film attend ses ultimes instants avant d'abattre ses cartes, et ce suspense-là, se demander où il va retomber, porte autant que celui de l'enquête.

PAR LE FANTASME

A mesure que l'on s'enfonce dans le dédale de rues où s'est déroulé le crime, cerné par les caméras de surveillance et par les flics rejouant la scène, à mesure que se fait systématique la confrontation de points de vue et images (d'amateurs, de photographes, de caméras), la galerie de portraits vite brossés grâce aux interrogatoires, la répétition de plans presque identiques, le retour lancinant du phrasé administratif, se construit une galaxie d'informations. Ce qui donne le sentiment que tout a été quadrillé et appelle une résolution mathématique, alors que l'ensemble est traversé de toute part par le fantasme. La texture sociale du film est, comme toujours chez Moll, incarnée en deux, trois traits qui font mouche, et l'on traverse la France en coupe verticale, quelques détails suffisant à dire où et chez qui l'on est, et d'où l'on parle. Ce VIII^e arrondissement de Paris très chic, que ni les flics ni les manifestants ne connaissaient avant. Cette France

périphérique rejointe par longs trajets en RER ou en voiture, rendue grâce à une poignée de plans – cage d'escalier, cuisine exiguë. Si le suspense tient jusqu'au bout, ce n'est pas seulement parce que l'enquête peine, qu'il faut convaincre une témoin clé, et que Stéphanie doit en passer par tous les stades de l'identification avant, d'enfin, pouvoir renvoyer à la face de l'administration son mépris de classe et son inhumanité. C'est aussi que *Dossier 137* attend ses ultimes instants avant d'abattre ses cartes, et que ce suspense-là, se demander où il va retomber, porte autant que celui de l'enquête. Mais une fois tous les enjeux pesés, toutes les raisons données, toutes les causes explicitées, la seule question qui reste, la seule qui vaille, c'est ce qui a pu se passer pour qu'un pays choisisse ainsi de défoncer sa jeunesse.

ÉLISABETH
FRANCK-DUMAS

Festival de CANNES

Dominik Moll signe un film courageux sur les violences policières

Lors des manifestations des « gilets jaunes », en 2018, une enquête doit retracer le contexte d'un tir des forces de l'ordre ayant blessé un jeune

DOSSIER 137
SÉLECTION OFFICIELLE
En compétition

Toute programmation de festival a sa part d'utopie, et la sélection officielle de la 78^e édition cannoise semble être animée, au vu de certaines œuvres sélectionnées, d'un désir de pacification et de construction d'un petit monde, sinon meilleur, du moins en quête de dialogue.

En lice pour la Palme d'or, *Dossier 137*, de Dominik Moll, avec Léa Drucker dans le rôle d'une enquêtrice de l'IGPN, la « police des polices », réussit à rendre visible le débat qui fait rage sur la question des violences policières et, à ce titre, fait œuvre d'apaisement. Même si le film fera sans doute polémique, puisqu'il montre la difficulté d'incriminer les forces de l'ordre,

même lorsqu'une enquête étayée permet d'établir des manquements graves. Léa Drucker incarne une sorte de justicière empêchée dans son travail. Dominik Moll signe, de fait, un film courageux sur un sujet inflammable.

Un grain de sable, dans la machine bien rodée de ce *Dossier 137*, s'est glissé à la veille de l'ouverture du Festival : le délégué général, Thierry Frémaux, a été informé que l'un des acteurs, Théo Navarro-Mussy (qui joue un policier suspect de la BRI, la brigade de recherche et d'intervention), avait été accusé, en 2023, de violences sexuelles par trois anciennes compagnes – ce qu'ignoraient le réalisateur ainsi que la productrice du film, Caroline Benjo (Haut et Court), comme celle-ci l'a expliqué à *Télérama*. Si la plainte a été classée sans suite, les trois plai-

gnantes ont l'intention de déposer un recours en se constituant partie civile. L'affaire n'étant pas close, le Festival a décidé que l'acteur ne serait pas accueilli à Cannes. La montée des marches, jeudi 15 mai, s'est donc faite sans lui.

Travail d'équilibriste

Mais revenons au film : on imagine le travail d'équilibriste qu'a dû être l'élaboration du scénario, coécrit avec Gilles Marchand, tant le sujet est sensible. Le tandem avait déjà travaillé sur *La Nuit du 12* (2022), dévoilé à Cannes Première, polar sur un féminicide et grand succès public. Ce qui vaut aujourd'hui à Dominik Moll les honneurs de la compétition.

Dossier 137 est porté par une Léa Drucker irradiant d'une autorité naturelle. Celle d'une enquêtrice de l'IGPN, dénommée Stéphanie

Bertrand, qui n'a pas besoin de hausser le ton en face de ses collègues, sur lesquels elle est amenée à enquêter. Son métier est ingrat et difficile, mal vu en interne, dans un contexte où les policiers se sentent mis sur la sellette, après avoir été considérés comme des héros lors des attentats de 2015. Tout ceci est rappelé, l'air de rien, au fil des répliques, dans ce long-métrage qui entend faire œuvre de pédagogie.

Nous sommes en décembre 2018, au lendemain d'une manifestation des « gilets jaunes » sur les Champs-Elysées, à Paris. Un jeune homme, Guillaume Girard (Côme Peronnet, un beau et nouveau visage), venu manifester en famille depuis Saint-Dizier (Haute-Marne), a reçu un tir de LBD (lanceur de balles de défense) dans la tête, en fin d'après-

midi, alors qu'il n'avait pas de comportement hostile (selon l'expression consacrée) à l'égard des forces de l'ordre. Il était accompagné d'un copain (Valentin Campagne), lequel a couru plus vite, échappant aux tirs.

Montage fluide, entretiens au cordeau et codes du polar, sans fumée de cigarette. Moll met le spectateur pour ainsi dire au cœur de l'enquête. La caméra plonge dans l'ordinateur de l'enquêtrice où sont « épulchées » les caméras de surveillance susceptibles d'avoir enregistré la scène du tir. Le film fait entendre le langage de la procédure judiciaire et celui des policiers incriminés, lesquels trouvent toujours un argument pour justifier le recours aux armes. Ça fait froid dans le dos, et le regard bleu glacier de l'enquêtrice se fait plus dur encore.

Ajoutons un détail, qui n'en est pas un : Stéphanie Bertrand est originaire de Saint-Dizier, comme la victime du tir, et comme la mère de celui-ci (Sandra Colombo). En tirant ce fil, Dominik Moll tente une possibilité de dialogue entre Paris et le reste du pays, sans trop y croire. Entre la capitale et la banlieue aussi, avec ce personnage de femme de chambre d'un grand hôtel (Guslagie Malanda, d'une présence toujours stupéfiante). A ce titre, *Dossier 137* charrie une forte mélancolie, avec ses plans silencieux sur les pavillons et ces regards d'habitants qui en disent long sur leur découragement. ■

CL. F.

Film français de Dominik Moll.
Avec Léa Drucker, Jonathan Turnbull, Guslagie Malanda (1h 55). En salle le 19 novembre.



« Dossier 137 », la nuit du doute

Trois ans après « La Nuit du 12 », le franco-allemand Dominik Moll revient à Cannes en compétition avec une enquête sur une bavure policière durant les manifestations des « gilets jaunes ».

Olivier Delcroix

On ne devrait jamais quitter Saint-Dizier. C'est pourtant ce que font les membres de la famille Girard pour aller rejoindre les rangs des manifestations des « gilets jaunes » qui se multiplient à Paris en cette fin d'année 2018. Dans la voiture, tout le monde chante du Joe Dassin en se filmant gairement avec le téléphone portable... La suite sera moins guillerette.

En début de soirée, séparés par un mouvement de foule réprimé avec fermeté par les forces de l'ordre, deux des membres du groupe se perdent dans le chaos quasi insurrectionnel qui règne non loin de l'Arc de triomphe. C'est là que le jeune homme de la famille est grièvement blessé par un tir de Flash-Ball dans les rues adjacentes qui bordent les Champs-Élysées. Hospitalisé à Bichat, le garçon est sauvé, mais garde d'importantes séquelles et ne peut plus s'exprimer. Poussée par une voisine, sa mère finit par porter plainte à sa place.

À l'IGPN, la police des polices, c'est le branle-bas de combat. Et c'est finalement Stéphanie, l'enquêtrice de police incarnée par Léa Drucker, qui récupère le dossier 137. Débordée par la masse de travail, l'héroïne prend en charge l'examen de ce cas comme n'importe quel autre. Pourtant, ses investigations vont progressivement la mener sur la

piste d'une bavure policière, dans une enquête pleine de rebondissements et chargée d'une pression grandissante.

Trois ans après la présentation cannoise de l'excellent *La Nuit du 12* à Cannes Première, le réalisateur franco-allemand Dominik Moll revient à Cannes et se retrouve en compétition officielle. Cela ne lui était pas arrivé depuis *Lemming*, en 2005, et surtout *Harry, un ami qui vous veut du bien*, en 2000.

L'humanité chevillée au corps

Dossier 137, son neuvième film, en forme de thriller social tressé serré, se présente comme l'autopsie rigoureuse et implacable d'une bavure policière. S'appuyant sur une enquête soignée qui décrypte sans relâche les vidéos et les déclarations des officiers de police présents dans les parages ce soir-là, Stéphanie remonte la piste de cet acte de violence policière et cherche la vérité avec une détermination qui n'a d'égal que son sens de la justice.

Léa Drucker porte à bout de bras ce personnage d'enquêtrice intègre (quelques mois à peine après avoir déjà joué une policière en infiltration dans la comédie *Le Mélange des genres*). Sa voix est toujours très posée et ne semble jamais perdre son calme. Guidée par une puissance tranquille et une boussole morale parfaitement orientée, cette femme à l'humanité chevillée au corps

mène de front plusieurs vies que le réalisateur s'applique à décrire scrupuleusement. Mère célibataire d'un adolescent qu'elle élève du mieux qu'elle peut, femme de compromis qui aime aussi se délasser avec ses collègues en allant jouer au bowling le vendredi soir ou passer une semaine de vacances chez ses parents, Stéphanie ne perd jamais de vue son objectif.

À mesure qu'elle progresse dans son enquête, qui place un groupe de policiers dans le viseur de l'IGPN, la policière subit la pression grandissante de sa hiérarchie. Ses supérieurs se crispent à l'idée de mettre en examen certains des leurs dans un contexte où la vindicte populaire fait fleurir des graffitis comme « Acab » (« All cops are bastards ») sur les murs de Paris.

Avec ce film d'enquête haletant plongé dans le réel, le réalisateur de *Seules les bêtes* convoque, enfin, le souvenir des grands polars engagés des années 1970-1980, celui des films de Costa Gavras ou d'Henri Verneuil. ■

« Dossier 137 »

Policier de Dominik Moll

Avec Léa Drucker, Guslagie Malanda, Dorothée Martinet

Durée : 1h55

Notre avis : ●●●○

Sortie en salle le 19 novembre

Les Inrockuptibles

DOSSIER 137 de Dominik Moll

La radiographie d'un système policier à l'impunité glaçante, par l'auteur de *La Nuit du 12*.

“On fait un boulot bizarre quand même. On interroge les gens, on fouille dans leurs affaires et on écrit des rapports. Des rapports et encore des rapports”, grommelait un des flics de *La Nuit du 12* (2022). De la PJ de Grenoble au bureau de Stéphanie (Léa Drucker, en photo), enquêtrice à l'IGPN, même constat : la police, chez Dominik Moll, c'est avant tout une machine à produire des rapports. En éliminant presque toutes les scènes de terrain de son précédent long métrage pour ne conserver, dans *Dossier 137*, que des face-à-face dans l'espace fermé d'un bureau, le réalisateur choisit de l'investir pleinement comme dispositif cinématographique. C'est un film de rapports, qui s'attarde sur la rédaction (souvent relayée en voix off) des comptes-rendus et des documents produits par Stéphanie et son équipe. Dans ce vase clos administratif de la police des polices, la seule fenêtre sur le monde extérieur est l'écran d'ordinateur. C'est de là qu'émerge une vidéo clandestine : quelques dizaines de secondes qui incriminent sans équivoque des policiers mutilant un jeune homme lors d'un rassemblement des Gilets jaunes. Jusqu'ici régi par le rouage froid de la procédure, le film change alors de régime. La stricte objectivité des faits laisse place au trouble de la perception et à la dénégation. Confrontés à ces images, les policiers mis en cause sont invités à les commenter, mais chacun refuse d'y voir ce qu'elles montrent. L'évidence est systématiquement niée. La redoutable machine mise en place par Dominik Moll ne raconte alors pas seulement l'impunité d'un système policier (mise sous pression par les syndicats, la hiérarchie protégera les auteurs des faits tandis que l'enquête de Stéphanie sera discréditée) mais aussi la vertigineuse dissonance cognitive dont sont atteints ses membres, incapables de se reconnaître en train d'agresser un manifestant. *Dossier 137* ne décrit pas une dérive mais la logique d'un pouvoir policier qui falsifie le réel et entrave la justice pour se protéger. Stéphanie ne parvient pas à imposer la vérité, mais se fait le témoin intérieur de ce moment insidieux où une démocratie glisse vers l'État policier. **Ludovic Béot**

Dossier 137 de Dominik Moll, avec Léa Drucker, Guslagie Malanda, Mathilde Rochrich (Fra., 2025, 1 h 55). En salle le 19 novembre.

